BHB
3315
62

EXTRAIT DE LA REVUE AFRICAINE
N° 283 (4e TRIMESTRE 1911)

ESSAI SUR LE FOLKLORE

DE LA

COMMUNE MIXTE DE L'AURÈS

PAR

H. J. ARRIPE
ADMINISTRATEUR PRINCIPAL DE COMMUNE MIXTE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
Place du Gouvernement
1912

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

R 1 t B
3315

ESSAI SUR LE FOLKLORE

DE LA

Commune Mixte de l'Aurès

§ I. Le Mariage. — Les Aurassiens se marient dès qu'ils sont pubères et ne considèrent pas cet acte comme sérieux.

Le mariage a lieu devant la djemâa ou devant le cadi. Une déclaration est ensuite faite à l'adjoint de la section qui transmet à l'administrateur le bulletin dont la production est prescrite par l'article 18, titre II, de la loi du 25 mars 1882.

Contrairement à ce qui se passe dans les autres régions, les jeunes gens obtiennent sans la moindre difficulté, par l'intermédiaire de leurs parents, la main de celle qu'ils ont choisie et qui a, presque toujours, été leur maîtresse.

De la *Monographie de l'Aurès*, par M. le lieutenant-colonel de Lartigue, j'extrais le passage suivant : « Les » mœurs des Chaouïa sont loin d'être austères. Bien » que musulmans, ils sont d'une tolérance qu'il serait » difficile de trouver ailleurs. Leurs femmes surtout » n'ont aucune moralité. Les filles attendent avec impa- » tience leur premier mariage, et se hâtent de divor- » cer, pour acquérir le droit de se livrer sans con- » trainte à la prostitution la plus effrénée ; et ce n'est » pas un cas particulier, c'est une règle générale qui ne » comporte qu'un très petit nombre d'exceptions, pro- » duites le plus souvent par la naissance d'un enfant au

BU LETTRES
D
092 2148796

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

» premier mariage. Dans ce cas, la famille se trouvant » formée, les liens des époux se resserrent naturelle- » ment. Cependant, il arrive parfois qu'une femme, » épouse et mère, sollicite le divorce et, après l'avoir » obtenu, se prostitue sans la moindre retenue, sous les » yeux même de ses enfants. »

Il est surprenant qu'avec de pareilles mœurs le père de famille se serve du droit dit *djebr* (1).

Après s'être entendu avec le père du prétendant, le père de la jeune fille lui offre un repas composé de couscous, viande et ziraouï (2). Le jour de la demande en mariage le jeune homme ne voit pas sa fiancée.

A la date convenue, si le cadi n'est pas dans la dechra (village, hameau), le prétendant envoie à la maison du père de la jeune fille un parent ou ami, chargé de conduire le cortège jusqu'à la mahakma. Lorsque la fiancée sort de la maison de son père, celui-ci étend sur le seuil son burnous ou son haïk (pièce de laine ou de soie longue et étroite) comme un tapis sur lequel sa fille passera. N'est-ce pas le symbole de ses droits sur elle ?

Le parent ou l'ami du marié laisse tomber sur le tapis un douro (cinq francs) qne le futur beau-père ramasse et garde pour lui. A la sortie, la poudre parle. On assied la jeune fille sur une mule recouverte d'un missen (3) et on lui passe les rênes. La mule porte autour du cou la ceinture de la mariée.

La mère, les frères et les sœurs de la mariée sont du cortège et de la noce. Le père reste à la maison, si le cadi a lu la fatha et rédigé l'acte dans la dechra ; dans le cas contraire, le père va jusqu'à la mahakma (prétoire du cadi).

---

(1) Droit qui consiste à marier les enfants sans les avoir consultés au préalable.

(2) Espèce de gâteau fait de galette émiettée, dattes écrasées ou miel et beurre.

(3) Espèce de siège formé avec des haïks et des tapis sur un bât de mule sur lequel on installe les femmes.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le fiancé, de son côté, a envoyé, selon ses moyens, le plus grand nombre possible de parents. Plus le cortège est nombreux, plus son honneur s'en est accru, c'est une noce riche.

Si, en chemin, on vient à traverser une rivière ou même un mince cours d'eau, on a soin de tirer des coups de fusil afin que le djinn de la rivière ne possède pas la jeune mariée. De la maison paternelle ou de la mahakma, on conduit la jeune femme chez son mari. Le sol de cette demeure est couvert de tapis ou de nattes. Les femmes entourent la mariée, mettent devant elle un petit enfant et mangent des dattes avec elle. La poudre parle. Les hommes, dans une autre pièce ou maison voisine, prennent ensemble un repas. Le mari n'a pas paru. S'il était allé au-devant de sa fiancée, il aurait commis une grande inconvenance.

Le mari fait parvenir à sa femme un douro que les Aurassiens appellent « hak d'khoul » (droit d'entrée). Dès que la nuit tombe, un homme amène le marié dans une pièce où il est rejoint par une femme accompagnant la mariée.

Un repas composé de viande de brebis cuite dans une marmite, de dattes, de thœmina (gâteau de semoule, beurre, miel et épices) est servi aux jeunes époux qui restent seuls pendant deux heures. Vers six heures du matin, le mari envoie à la mère de sa femme cinq douros, si cette dernière a été trouvée vierge.

Pendant toute la matinée, les jeunes gens de la dechra tirent des coups de feu. Les femmes vont chercher la mariée et lui donnent une outre ; elles sortent toutes en chantant et en dansant, puis elles se dirigent vers l'endroit où chaque jour elles vont puiser de l'eau. Là, les femmes et la mariée mangent la thœmina, chantent et dansent ; celle-ci retourne à la dechra, portant l'outre pleine sur son dos. Les hommes font encore parler la poudre et cette cérémonie doit être terminée avant l'*asr*. (troisième prière canonique).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La noce est finie et la vie ordinaire commence au jeune ménage.

Le cadi de Menâa tient tous les mois une audience foraine à Arris. C'est là surtout que se rendent les Aurassiens qui veulent se marier ou divorcer. Il n'est pas rare qu'un homme obtienne le divorce et quitte la mahakma avec une nouvelle épouse ; on voit, quelques instants après, la femme répudiée partir en compagnie d'un amant. Pour rentrer au douar, tout ce monde suivra la même route et plaisantera sur les événements de la journée...

Dans son existence un Aurassien se marie vingt et trente fois : Un vieillard d'Oued-Taga se glorifiait naguère de ne pas se souvenir de toutes ses anciennes femmes légitimes.

Il arrive souvent qu'un indigène répudie cinq ou six femmes et se remarie avec la première, dont il ne se séparera plus si elle devient mère.

Les auteurs qui ont écrit sur l'Aurès ont surtout exagéré les charmes des femmes de cette région.

« Des indigènes étrangers à la commune se sont fixés dans nos montagnes pour épouser des femmes du pays. Des Européens sont venus, croyant trouver ici une félicité qui leur avait échappé ailleurs... Ils n'ont éprouvé que des désillusions amères. »

Les Aurassiennes, à part de très rares exceptions, ne veulent pas quitter la contrée où elles sont toujours en fête. Celles qui s'expatrient ont vite la nostalgie, aussi les voit-on revenir dès que le beau temps reparaît, c'est-à-dire vers la fin avril ou le commencement mai.

Les mariages sont très nombreux en hiver parce qu'à cette saison les jeunes gens ne peuvent guère, à cause de la rigueur du climat, aller voler et effectuer des expéditions amoureuses dans les montagnes. Ils ont généralement lieu les lundi, jeudi et vendredi. Les « Azriat » (femmes divorcées), en se remariant, sont certaines d'être nourries pendant la saison des neiges.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

§ II. La Naissance. — En 1895, Mme Chellier, pourvue du diplôme de docteur en médecine, fut chargée par M. le Gouverneur Général de procéder à des études d'obstétrique dans la commune mixte de l'Aurès.

L'enquête, faite en ma présence, à Bâali (vallée de l'oued Abdi), démontra que beaucoup de matrones indigènes provoquaient sans crainte l'avortement, surtout chez les Azriat, très nombreuses dans la région.

Les Aurassiennes étaient exposées aux maladies puerpérales et à toutes les affections ressortissant à la gynécologie parce qu'elles ignoraient les soins particuliers à leur état.

Quand l'accouchement ne se produisait pas d'une façon normale, les matrones les obligeaient à avaler du beurre ou à boire de l'huile pour faciliter le glissement, à priser du felfel (piment rouge pilé) afin de provoquer des éternuements nombreux ; elles plaçaient souvent une grosse pierre sur le ventre qu'elles frictionnaient ensuite avec un bâton, et elles employaient enfin toutes sortes d'expédients pour provoquer des vomissements de la malheureuse en couches.

Après avoir pris connaissance du rapport de Mme Chellier, M. le Gouverneur Général institua des postes de sages-femmes principalement chargées d'enseigner aux matrones indigènes : des praticiennes furent envoyées à El-Kantara, Arris, Lambèse etc... Ces emplois ont été supprimés, mais un médecin de colonisation a été placé à Mac-Mahon et un docteur payé sur les fonds du Budget spécial et de la commune de Lambèse est venu s'installer au chef-lieu de la commune mixte de l'Aurès. Avec leur collègue d'Arris, ces praticiens assurent très bien le service gynécologique de la région.

Après la naissance d'un garçon, les Aurassiens tirent, en signe de joie, deux coup de feu ; en outre, un mouton est égorgé dans les sept jours qui suivent l'accouchement. Les pauvres tuent une chèvre.

La préoccupation de l'heureux père est de se procurer

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du foie de chacal à l'époque où l'enfant commence à manger. On prétend que les chacals ont sept foies. Les indigènes, même les plus intelligents, sont enclins à le croire parce que la tradition le leur a appris.

Le chacal incarne les qualités principales, aux yeux des Chaouïa, de finesse, d'habileté, qui le mènent à son but sans encombre, avec une intelligence et une souplesse qui se jouent des obstacles. Le renard pour eux est un animal sot. Souvent l'Aurassien n'attend pas que l'enfant soit en âge de manger. Dès qu'il s'est procuré du foie de chacal, il le broie et après l'avoir mélangé avec du beurre, il en introduit un peu entre les lèvres du nouveau-né.

Dès la naissance, l'enfant reçoit un nom choisi généralement par un taleb de la dechra.

Les noms berbères encore en usage sont :

Pour les hommes : Bala, Bouta, Boumaraf, Chemlal, Douha, Hamouta, Ghecham, Meuzer, Ouchem, Oumelaze, Tabelaïdet, et Zeghiche.

Pour les femmes : Betta, Fiala, Hamouta, Hmama, Hroura, Goudjila, Louassâa, Mazouzia, Mehnia, Menina, Rebaïa, Roula, Rouba, Tabaalit, Zerfa, Zergouga, et Yezza.

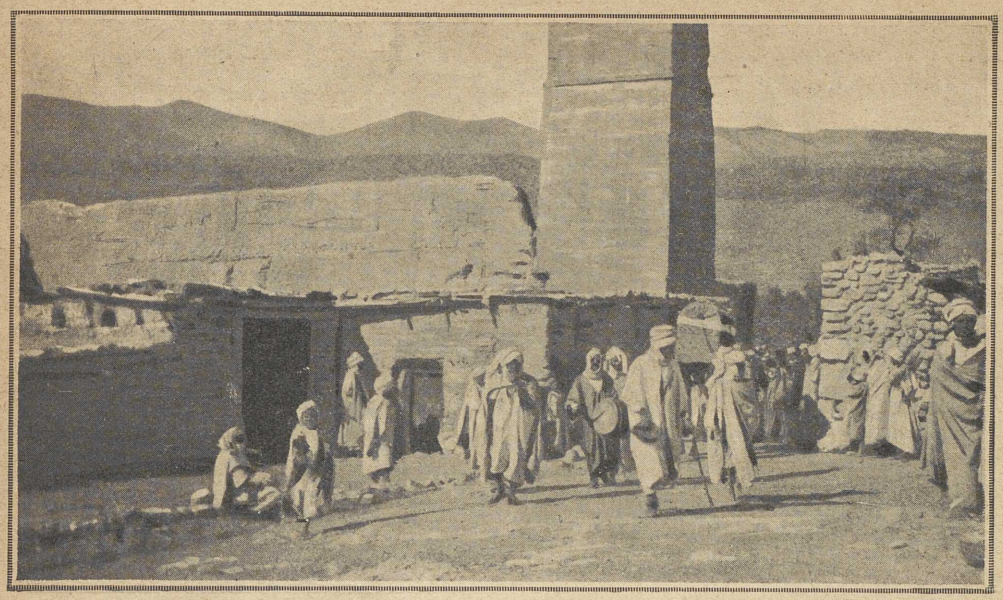
§ III. La Circoncision. — Il existe dans chaque douar des indigénes sachant pratiquer la circoncision. Ils possèdent la dextérité qui abrège les souffrances du patient et le don de ne pas éveiller la défiance.

Bien que la circoncision n'ait pas été édictée par le Coran — l'homme ne venant pas au monde en état de perfection — les Aurassiens n'attendent jamais que leurs enfants aient atteint la dixième année pour les soumettre à cette douloureuse opération, qui souvent, dans ce cas, doit être faite de vive force.

Comme ils sont toujours en fête, les parents laissent croire à l'enfant, dont la circoncision a été décidée, qu'il va assister au mariage d'une alliée ou d'une voisine ; puis,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 1. — Mariage chez les Ouled-Belabbès.



Arrivée de la mariée en palanquin.

Fig. 2. — Mariage chez les Ouled-Belabbès.



Exposition du palanquin devant la maison du mari.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 3. — Fête dite « Lilt-R'bia » à Menâa.



Danses.

Fig. 4. — Défilé des hommes (Rogations).



Rentrée au son de la zourna et du tabbal.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ils détournent son attention en lui faisant manger ce qu'il préfère, généralement du miel, sucre des Chaouïa. On lui donne des grenades, des oranges ou des pommes.

Les femmes parées de leurs plus beaux atours dansent au son de la « zourna » (1) et du « tabbal » (2) et vont à quelques mètres de la maison, précédées ordinairement de la matrone, témoin de la naissance de l'enfant. Cette dernière revient vite, ayant sur sa tête un «guessâa» (grand plat en bois), contenant la terre où sera jeté le prépuce de l'enfant et un sabre destiné à éloigner les djenoum(mauvais génies).

L'enfant est toujours joyeux. Les parents lui mettent dans la main quelques pièces d'argent ou d'or et l'engagent à regarder un objet placé au-dessus de sa tête; puis, l'ayant fait asseoir sur un ouçada (traversin), on lui donne d'autres pièces. Avant qu'il ait le temps de crier, l'opération est faite... A ce moment, tous les assistants font un bruit infernal : Les femmes redoublent leurs you-you et leurs danses, les joueurs de zourna s'époumonnent et les autres frappent à coups redoublés la peau d'âne du tobbal.

Le patient verse bien quelques larmes, et, comme la vengeance est pour les Aurassiens un grand plaisir, on l'engage à jeter sur l'opérateur des grenades, oranges et pommes qu'il a près de lui. Le pseudo-médecin se prête de bonne grâce à la comédie et consent même à recevoir sur la tête les projectiles que lui lancent les spectateurs et que l'enfant croit avoir jetés lui-même,

Pour le consoler, ses parents ne craignent pas de provoquer une indigestion en lui permettant d'avaler tout le miel qu'il désire et toutes les friandises qu'il est possible de lui donner.

Dans le but d'amollir et de résoudre l'inflammation,

---

(1) Hautbois percé de sept trous, pareil à celui qui est en usage dans la Chine septentrionale et connu sous le nom de Sona.

(2) (Racine de « timbale »). Sorte de grosse caisse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Aurassiens appliquent sur la plaie un cataplasme étrange composé d'huile, d'encens, d'henné, d'extrémités de branches de genévrier et de crottes de chèvre.

Enfin, un grand repas est servi aux invités et les danses continuent jusqu'à une heure avancée de la nuit.

§ IV. La Mort. — Bien que peu fanatiques, les Aurassiens ne craignent pas la mort parce qu'ils sont persuadés d'éprouver un jour, dans un autre monde, des jouissances plus grandes que celles dont ils ont profité sur la terre.

Ils ne redoutent pas la mort, puisque, d'après la religion, il suffit pour aller au paradis, de prononcer la formule suivante : « La Allah, ila Allah, Mohamed raçoul Allah » ; ce qui veut dire : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohamed est son prophète ».

Après avoir commis une faute, voire même un crime, et surtout lorsqu'ils sont âgés, mes administrés prononcent à chaque instant cette formule qu'ils nomment *Chehada*, et qui purifie tout... ! Si le moribond ne peut prononcer aucune parole, il lève l'index vers le ciel avant de rendre le dernier soupir.

Les parents et amis se lamentent pendant quelques minutes dès que la mort s'est produite et le taleb récite une courte prière.

M'étant rendu à Arris (vallée d'Oued Labiod), il y a une quinzaine d'années, le jour de l'assassinat de l'Adjoint indigène de cette localité, je voulus adresser des condoléances à la veuve. Cette dernière s'approcha en chancelant et en prononçant des phrases plaintives qui semblaient être l'expression d'une immense douleur. Elle était vêtue d'une sorte de « djellal » (couverture de cheval), son visage était noirci et sa tête entourée d'une corde d'alfa retenant des os de mouton.

Cette veuve, qui paraissait inconsolable, s'est remariée plusieurs fois, et est loin d'avoir, en ce moment, une conduite exemplaire !

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il paraît que lorsque la mort est due à une cause violente, les mères et veuves des victimes, animées envers celles-ci d'un amour excessif, mais ignorant les « hadits » (1), peu civilisées, manifestent leur douleur comme la femme de l'ancien adjoint d'Arris.

Les Aurassiens ferment les yeux de leurs morts. Si cette opération ne réussit pas, ils prétendent qu'un prochain malheur se produira.

Le taleb lave soigneusement le corps du défunt et récite en même temps des prières. On enveloppe le cadavre dans de la cotonnade et il faut trente mètres de cette étoffe.

Quand le cimetière est proche, le mort y est transporté à l'aide d'un tellis ou d'une natte en alfa. S'il est éloigné on utilise une sorte de petite échelle qui est placée sur un mulet et qui est faite avec des perches et quelques bâtons attachés au moyen d'une corde en alfa. Les femmes et les enfants, les malades et les vieillards suivent le convoi à mulet, et les hommes valides accompagnent à pied le défunt jusqu'à sa dernière demeure.

Une fosse un peu large, ayant cinquante centimètres de profondeur, est d'abord creusée; puis on en fait une autre plus étroite pouvant recevoir le corps, qui est étendu sur le côté droit et la face tournée vers l'Orient. La première fosse est fermée avec des dalles et les interstices sont bouchés avec des cailloux et de la terre mouillée; on comble de terre l'autre fosse; enfin deux pierres sont placées, l'une à la tête et l'autre aux pieds si le défunt était un homme, et trois pierres, dont une au milieu, pour les femmes.

Avant de déposer le cadavre, et quand les fosses sont complètement fermées, des prières auxquelles répondent les assistants sont dites par l'iman. Lorsque tout est fini les parents et amis retournent chez eux dans le plus

(1) Les « hadits » sont des renseignements ou traditions concernant le Prophète. Ce mot signifie nouvelle ou récit.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

grand silence. Les membres de la famille reviennent au cimetière le lendemain des funérailles pour prier sur la tombe, et s'assurer qu'il n'existe aucune trace de personne sur la terre non encore tassée. Si l'on observe l'empreinte d'une semelle ou d'un pied, un des proches du défunt ne tardera pas à mourir.

Les femmes et les enfants ne portent pas le deuil de leurs parents, mais les hommes ne changent pas de vêtements pendant deux ou trois mois, ne se lavent pas le visage et laissent croître leur barbe et leurs cheveux. Un repas est offert aux parents et amis quelques jours après le décès ; chez les Ouled-Daoud, il a lieu immédiatement après les obsèques, et à Menâa, le septième jour qui suit les funérailles.

Les personnages maraboutiques sont ensevelis dans les zaouïa ou mosquées, visitées périodiquement par les adeptes.

Les Aurassiens disent qu'une femme ayant perdu trois enfants est certaine d'aller au Paradis.

§ V. Les Fêtes saisonnières. — Les Aurassiens ne se servent plus de leur calendrier dont les divisions correspondent à la lunaison. Ils ont adopté le nôtre, qui est plus simple et facilite surtout leurs relations administratives civiles et commerciales. Ils désignent aussi les mois et cette appellation dérive des mots latins :

En Arabe	En Latin	En Français
Innar.	Januarius	Janvier.
Fourar.	Februarius.	Février.
Mars.	Martius.	Mars.
Ibrir.	Aprilis.	Avril.
Mayou.	Maïus.	Mai.
Youniou.	Junius.	Juin.
Youliou.	Julius.	Juillet.
Ghoucht.	Augustus.	Août.
C'tembr'	September.	Septembre.
K'toubr'	October.	Octobre.
N'vembr'	November.	Novembre.
D'jembr'	Décember.	Décembre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au premier jour de l'an, qui est la fête d'Innar, les Aurassiens changent les trois pierres du foyer, les vêtements et tous les objets mobiliers hors d'usage. Ils lavent et nettoient tout ce qui peut être encore utilisé. Les danses et chants sont prohibés. Les Chaouïa mangent sept plats différents.

La fête de la Ansla a toujours lieu le 6 juillet. Mes administrés ne doivent ni boire de *leben* (1), ni faire du zebda (beurre) ; ils fabriquent simplement du djeben (fromage). Ils ne dorment pas dans la journée et ne font pas boire leurs moutons. Ils jettent de la terre sur leurs figuiers pour les féconder.

Les indigènes de la commune mixte de l'Aurès, principalement les Ouled Abdi, sont toujours en fête, si les principales récoltes (céréales et abricots) sont bonnes. Les mariages surtout sont des occasions de réjouissance. Ils célèbrent chaque année, indépendamment de l'*Innar* et l'*Ansla*, les fêtes communes à tous les pays musulmans, telles que *Lilt-Redjem*, *N'Caf Chaban*, *Lilt-Rahmdan*, *Laïd Serir*, *Laïd Kebir*, *Lilt-Achoura* et *Mouloud* ; mais, de toutes, celle qui est célébrée avec le plus d'éclat, est, sans contredit, *Lilt-el-Kherif*, qui tombe vers la fin du mois d'août et donne lieu à la *Ziara* (2) du Djebel Bous, dont il sera fait mention au chapitre suivant.

Vers le milieu de février, les Aurassiens prennent part à une fête dite *Lilt-R'bia*. Ils achètent des moutons en commun et partagent la viande. Dans l'Oued Abdi, les femmes vont chercher de l'eau de très bonne heure et reviennent chez elles après avoir attaché des gerbes de blé ou d'orge à l'orifice des peaux de bouc pleines d'eau. A Menâa, la fête est célébrée avec plus d'éclat : les hommes vont dans les jardins et rentrent chez eux au son de la *zourna* et du *tabbal* avec des bouquets et des

---

(1) Ce qui reste du lait quand on l'a battu et qu'on en a tiré le beurre.

(2) Visite à un marabout ou lieu saint.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

branches vertes ; tandis qu'ils tirent des coups de feu, les femmes dansent et jouent à la *coura* (1).

Lilt Ibrir est une fête qui a lieu vers la fin du mois d'avril. A cette occasion, les habitants de l'Aurès mangent un mets dit « r'fis », composé de dattes écrasées, de beurre, deau et de sel.

Enfin, mes administrés célèbrent dans le courant de décembre la fête dite *Djembr'*. Ils revêtent leurs plus beaux habits et tirent des coups de feu. S'ils sont altérés la nuit, ils doivent boire à la lueur d'une bougie, lampe ou flambeau quelconque. En négligeant cette prescription, ils s'exposeraient, disent-ils, à un grand malheur.

§ VI. Les Rites pour obtenir la pluie. — Les pluies trop abondantes nuisent aux récoltes de la montagne. En conséquence, les Aurassiens ne font aucune cérémonie pour obtenir la pluie. Les gens d'Oued-Mériel (2) cependant organisent quelquefois des zerda sur le tombeau de Sidi-Yaya (douar d'El-Ksour, commune mixte d'Aïn Touta), pour que ce saint vénéré intercède auprès de Dieu afin qu'il fasse pleuvoir. Dans le même but, et lorsque la sécheresse est persistante, les indigènes de Lambèse plongent dans le lavoir public un idiot, dont l'état est pour ainsi dire, à leurs yeux, une des étapes qui mènent à la sainteté : leur désir est généralement exaucé, parce qu'ils ne procèdent à cette cérémonie, ou plutôt cette comédie, que lorsque le ciel est chargé de nuages.

A Menâa, les fillettes font des poupées avec de grandes cuillères en bois dont la partie creuse représente la tête. Elles visitent toutes les maisons, en répétant la prière suivante : « Dieu, nous avons soif, donnez-nous de l'eau ». En même temps elles recueillent des offran-

---

(1) Corps sphérique fait avec des chiffons et des poils de bœuf ou en bois et plus souvent en pierre.

(2) Douar avoisinant Lambèse.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des : fruits, farine, galettes, etc..., qu'elles mangent en commun.

§ VII. Culte des Saints locaux. — Les indigènes vénèrent les tombeaux de leurs ancêtres inhumés dans la djama de Menâa (Quadrya), dans les zaouïa d'El Hamra, Sidi Mançar, Aïn-El-Assafeur, Teniet-El-Abed, Sidi-Yaya et surtout dans celle de Taghit, qui renferme les cendres de Sidi-Belkheir (1), descendant de Maiou (2), ou Bourek ben Ali ben Chihane ben Trad ben Tourya ben Hilal ben Ahmed, dont les Ouled Abdi sont si fiers.

MM. Depont et Coppolani, M. le commandant Rinn et M. le colonel de Lartigue ont reproduit les légendes des fondateurs des établissements religieux sus indiqués. Je me bornerai, en conséquence, à signaler un sanctuaire (Djebel-Bous), dont il n'a jamais été fait mention dans les publications concernant l'Aurès.

Conformément aux instructions en vigueur, cette ziara est autorisée tous les ans par M. le Préfet, et a lieu dans la nuit d'un jeudi, vers le 25 août.

Les indigènes qui habitent la région septentrionale de l'Aurès se réunissent à la Zaouia de Sidi-Yaya douar d'El-Ksour, commune mixte d'Aïn Touta, et ceux du Sud se donnent rendez-vous à Tiskifine, vallée de l'Oued-Abdi. Ces processions doivent se rencontrer à Tagoust, douar Bouzina, où une grande fête est célébrée.

Vers neuf heures du soir, les pèlerins se mettent en marche pour faire l'ascension du Djebel-Bous : Le coup d'œil est curieux : les assistants chantent des litanies et sont porteurs de flambeaux. Les Azriat, nullement fatiguées par une ascension pénible, dansent toute la nuit... et dépouillent les étrangers naïfs, séduits par leurs charmes.

D'après une légende très ancienne, un indigène de

---

(1) De l'ordre des Rahmanya.

(2) Corruption de Marius. (*Monographie de l'Aurès*, par M. de Lartigue, page 325).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Tagoust, nommé Bouss, partit de ce village, une nuit, portant sur son dos une peau de bouc pleine d'eau. Intriguée, sa femme le suivit jusqu'au sommet de la montagne voisine, et entendit ces paroles : « Apporte des pierres... du mortier... » et, s'étant approchée, elle aperçut une mosquée où il n'y avait naguère aucune construction.

Le lendemain, la femme de Bouss raconta le fait extraordinaire dont elle avait été témoin ; mais les gens de Tagoust, incrédules, voulurent constater ce qu'elle leur avait dit. Émerveillés, ils décidèrent de célébrer tous les ans une « hadra » (1).

D'après une autre légende, le Djebel Bous (2) (voir la carte d'État-Major) serait ainsi nommé parce que depuis un temps immémorial, remontant à l'institution de la Hadra, les Azriats font, au sommet de cette montagne, de véritables saturnales.

Les Aurassiens, qui habitent la région de Médina-Foum Toub, vont visiter fréquemment la grotte dite « Seba-Regoud » (sept dormants), où ils immolent des moutons.

La légende relative à ce lieu de pélerinage, qui est décrite par M. le Lieutenant-colonel de Lartigue, dans la *Monographie de l'Aurès*, page 277, semble se rattacher, comme celle que j'avais insérée en 1890 au rapport d'ensemble sur les travaux de délimitation de la tribu des Ouled Soltane, à l'aventure fabuleuse des sept martyrs d'Ephèse.

§ VIII. Les Djinn. — Les Aurassiens, ayant des sentiments religieux, disent que Dieu a préposé à la garde de chaque homme un ange qui le dirige dans la voie du bien. Ils disent aussi que l'Être suprême aurait permis aux démons de pousser chaque homme vers le mal. Le nombre de ces démons, ou Djinn, est incalculable.

---

(1) Fête donnée en l'honneur d'un personnage religieux.

(2) Montagne du baiser.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



FIG. 5. — Femmes de Menâa jouant à la coura.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Fig. 6. — Le hockey à Chamonix *(Extrait de « l'Illustration », n° 3385)*.



Les maillets sont semblables aux debbous dont se servent les Aurassiens pour jouer à la coura.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Comme il existait sous l'occupation romaine une quinzaine d'évêchés dans la région de l'Aurès, il n'est pas surprenant que les ancêtres de mes administrés aient entendu parler de l'ange gardien et des diables ou démons.

Lorsque les Chaouïa ont cru découvrir un présage ou ont commis une distraction pouvant attirer sur eux des malheurs (V. paragraphe snivant), ils doivent prononcer la formule suivante : « O Dieu clément et miséricordieux », et les mauvais génies qui les ont poussés à commettre le péché s'enfuient. Généralement ils vont, pour obtenir la clémence divine, visiter les tombeaux de leurs anciens chefs et sacrifient des moutons à Seba-R'Goud, dans les différentes zaouïa ou à la Djama de Menâa.

Pour éloigner les mauvais génies, les femmes indigènes, qui aiment les bijoux en argent, portent une sorte de breloque dite « Khoms » ; les hommes portent et attachent au cou de leur animaux préférés des amulettes contenant des versets du Coran. Ils réduisent quelquefois les amulettes en cendre qu'ils avalent ou font avaler à leurs animaux.

§ IX. Quelques Présages. — Une foule de circonstances jettent les indigènes dans le trouble :

1° *Superstitions se rapportant aux phénomènes naturels.* — Les Aurassiens redoutent beaucoup les éclipses de soleil et de lune dont ils ignorent les causes.

Les tremblements de terre les effraie. Ils disent que le monde repose sur la corne d'un taureau et que, par suite de la fatigue, cet animal lance de temps en temps le globe terrestre d'une corne à l'autre.

2° *Superstitions se rapportant aux actes de la vie courante.* — Mes administrés prétendent que siffler par oubli porte malheur ; aussi ne sifflent-ils jamais.

Ils évitent également de balayer leur maison après la troisième prière canonique, c'est-à-dire après l'*Asr*.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ils sont très contrariés s'ils n'ont pu laver leurs mains pleines de sang, de débris de viande, de beurre, de dattes mélangées au suif, au beurre ou au miel.

Ou si, dans la nuit de la fête dite *Djembr*, ils ont bu à la lueur d'une bougie, lampe ou flambeau quelconque.

Ou encore s'ils n'ont pas éteint une bougie avec leurs doigts.

En comptant, ils ne voudraient pas oublier de prononcer *Allah* à la suite du mot *ouahad*, et de dire après cinq : *fi aïn ibis*, ce qui signifie « dans l'œil du diable ».

Ils redoutent de grands malheurs lorsque, par inadvertance, ils ont déplacé leurs ruches dans la nuit du vendredi, ou lorsque, au *Moghreb* (coucher du soleil), ils ont foulé du crottin, nourriture des *Djinn*.

La veille du commencement des labours, les Aurassiens trempent la partie supérieure des socs de charrue dans un plat nommé *chakchoukha* (galette coupée en petits morceaux et beurre) ; si le beurre ne coule pas jusqu'à terre, la récolte ne sera pas bonne.

3° *Superstitions se rapportant aux animaux.* — Les indigènes craignent des calamités si, le matin, ils voient sur leur route un seul corbeau ; ou s'ils rencontrent un animal blanc ; ou s'ils aperçoivent un lièvre qui s'enfuit ; ou s'ils remarquent un chat se passant la patte sur le museau (dans ce cas le félin prie et demande la mort de son maître).

Ils n'aiment pas non plus entendre un crapaud invoquer la Divinité en répétant : « *La Allah, Ila Allah* ». Ils tremblent au cri nocturne de la chouette et à son apparition sur leur demeure ou dans le voisinage ; ils appréhendent de la rencontrer au petit jour.

Ils évitent enfin de tuer l'hirondelle, la bergeronnette, la cigogne ou le passereau dit *Boubechir*.

4° *Superstitions se rapportant aux personnes.* — Grand est l'ennui des Aurassiens si la première personne qu'ils croisent le matin a mauvaise réputation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

et surtout si elle leur adresse la parole ; ou encore si leurs yeux s'arrêtent sur un mutilé ou un borgne.

5° *Superstitions se rapportant aux ennemis.* — Mes administrés considèrent comme signe d'événements calamiteux la graisse de porc que leurs ennemis jettent sur les portes de leurs maisons.

6° *Superstitions se rapportant aux morts.* — Les indigènes sont contrariés quand ils ne peuvent fermer les yeux de leurs morts.

Quand, le lendemain d'un enterrement, ils voient les traces d'une personne sur la terre non encore tassée de la tombe.

Quand, après l'inhumation, ils n'ont pas retourné le fer de la pioche qui a servi à creuser la tombe.

7° *Conséquences.* — Si un malheur s'abat sur un Aurassien quelque temps après son mariage, il s'empresse de divorcer ; s'il a depuis peu acheté une mule ou une jument, il la revend de suite.

Si un accident se produit ou si une calamité survient dans une maison nouvellement acquise, la propriétaire vend cet immeuble ou va faire un pèlerinage dans un lieu saint.

§ X. Les Jeux des Enfants et des Adultes. — Un des jeux préférés des Aurassiens est la fronde dont il est inutile de faire la description parce qu'elle est très connue, la forme n'ayant pas varié depuis les temps les plus reculés.

Les Ouled Daoud particulièrement sont d'une adresse extraordinaire à la fronde. Cette arme, primitive et dangereuse, rend les plus grands services aux bergers qui, sans se déplacer, dirigent de loin leurs troupeaux. Ils lancent une pierre à droite de leurs chèvres, quand ils veulent que celles-ci se dirigent à gauche, et procèdent dans le sens contraire, lorsque les chèvres doivent aller à droite.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il n'y a pas lieu d'être surpris si les indigènes, descendants du patriarche Abraham, disent, d'après une tradition peu claire, qu'un sultan (le roi David ou Daoud) terrassa un roul (ogre) au moyen d'une fronde.

A mon sens, cette dernière légende est une allusion au géant philistin « Goliath », dont la Bible raconte ainsi la mort (I Rois, chapitre XVII) : « Fier de sa taille et de sa « force, Goliath adressa à l'armée d'Israël un défi que « personne n'osa relever. Seul, le jeune David armé d'une « simple fronde, accepta le combat, tua le géant d'un « coup de pierre au front et porta sa tête au roi Saül » (Saou).

Au reste, certaines fractions se disent encore « Roumanya » (romaines), mais ne peuvent donner aucun renseignement précis sur leurs ancêtres. Dans tous les cas, il est certain qu'elle proviennent d'un mélange des nombreuses populations qui occupèrent le sol et trouvèrent un refuge dans nos hautes montagnes après leurs défaites.

Les Aurassiens ne veulent pas avoir eu des Juifs comme ancêtres et se disent descendants de la Kahena, surnommée la Jeanne d'Arc berbère, héroïne de leur indépendance et qui appartenait cependant à la tribu israëlite, appelée Djeraoua.

Dans sa brochure sur les Ouled-Daoud, M. Masqueray s'est borné à déclarer « qu'on trouve dans cette tribu » des souvenirs vagues empruntés au judaïsme ». Il n'a pas mentionné qu'il existe dans la vallée de l'Oued-Labiod, non loin d'Arris, une dechra dite « Beni-Youd », où les habitants sont de pure race juive, et que les gens des Ouled-Azzouz, vallée de l'Oued-Abdi, auraient la même origine.

Le roul pour les Aurassiens, qui, je le répète, n'ont que des idées vagues des temps reculés et sont très ignorants, est un ogre. D'après une légende très ancienne, il en existait deux couples qui semèrent la terreur dans l'Aurès ! Un de ces couples habitait le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chabet-Roul (Oued-Mériel) et l'autre dans l'Oued-Abdi, à proximité de Menâa. Avant leur transformation ces ogres étaient des Aurassiens qui, en temps de famine, crurent pouvoir manger de la chair humaine. En punition, Dieu les rendit géants et difformes, semblables aux bêtes.

Pour bien persuader les gens qui les écoutent, les Chaouïa de Menâa, dont les notions ethnographiques sont nulles, font voir les vestiges des maisons habitées jadis par les victimes des « roul ». Ces ruines sont des tombeaux mégalithiques !..... Les prétendus ogres étaient probablement des bêtes fauves qui ont disparu.

Si les Aurassiens se servent de la fronde avec dextérité, ils réalisent également des prouesses avec le « debbous ». En temps de neige, ils font des hécatombes de lièvres avec cette arme.

Il a été mentionné au chapitre V que les femmes de Menâa jouent à la coura à l'occasion de la fête « Lilt R'bia », correspondant à la fête chrétienne des Rogations. La coura est, comme je l'ai dit plus haut, un corps sphérique fait : ou avec des chiffons et des poils de bœuf recouverts d'une étoffe, ou en bois, ou plus souvent en pierre, que les partenaires d'un camp doivent chasser, à l'aide d'un debbous (1), hors d'une ligne convenue.

Si les joueurs inexpérimentés éborgnent quelquefois leurs chèvres avec les frondes, les amateurs maladroits de Coura blessent fréquemment aux tibias leurs coreligionnaires qui, ne songeant pas à la douleur, continuent la partie.

Il serait trop long de faire la description de tous les jeux des enfants chaouïa. Je me bornerai à mentionner qu'ils préfèrent, après la fronde et la coura, les jeux

---

(1) Casse-tête. — Ici, bâton terminé en spatule. Les debbous dont se servent les Aurassiens pour jouer à la coura sont absolument semblables aux maillets utilisés par les hiverneurs de Chamonix quand ils jouent au « hockey » (journal l'*Illustration* du 11 janvier 1908, 3385).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

violents tels que la lutte, le cheval fondu, l'ours et le saute-mouton. Les élèves des écoles de Menâa et Arris se passionnent pour le foot-ball, et le jour n'est peut-être pas éloigné où les équipes aurassiennes provoqueront celles de la ville voisine.

Ils excellent à la queue du loup (du chacal), à la corde, à la balançoire et aux échasses. Ils ne sont pas les derniers à la fête de Lambèse pour enlever les prix de la course à pied ou aux sacs, et pour monter au mât de cocagne. Ils savent jouer à la godiche, au bouchon, aux billes, au cache-cache, à la toupie et au cache-mouchoir.

Jeux des Adultes. — Les jeunes Aurassiens, voyant l'exemple de leurs aînés, sont au comble de la joie quand ils peuvent, sans crainte d'être contrariés par leurs parents, courtiser les « Azriat » et jouer à la « Rounda » (1). Ils sont livrés à eux-mêmes dès leur puberté, c'est-à-dire vers leur dix-huitième année.

J'ai fait ressortir, au chapitre I, que les divorces sont très nombreux lorsque la température se radoucit, c'est-à-dire vers le mois de mai.

A ce moment les femmes de l'Aurès n'éprouvent plus le besoin d'être nourries ; avides de liberté et dépravées, elles sollicitent le divorce, sachant que la prostitution et le vol leur permettront d'être à l'abri de la faim. Les frères et souvent les anciens maris leur servent de souteneurs ; elles vont estiver en forêt ou à proximité d'une belle source, loin des agents de l'autorité.

Les étrangers et les jeunes gens, qui peuvent disposer de leurs biens, ne tardent pas à venir rejoindre ce monde interlope qui bientôt propose une partie de cartes (Rounda).

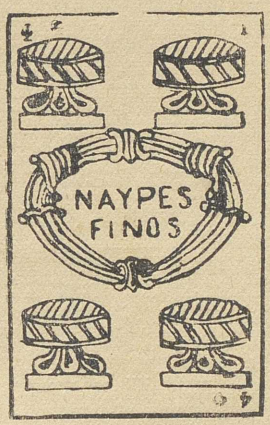
Au début, les souteneurs et les « Azriat » ne sont pas favorisés par le hasard, mais la fortune tourne et les galants perdent jusqu'à leur dernier sou. La scène est

(1) Appelé probablement ainsi parce que les partenaires assis en rond doivent jouer l'un après l'autre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

extrêmement curieuse : les filles de joie n'ont que des atouts dans leur jeu, et, saoules de leben (1) elles abattent vivement leurs cartes en criant : « Az, dos, tris, quatro, cinco, seba, soutta, kraat et ri », ce qui veut dire : « as, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, valet, cavalier et roi.





Si les galants ont un bon burnous, ils le jouent et n'ont pas plus de chance que précédemment. Désireux de prendre leur revanche, ils vendent souvent un lopin de terre ou dévalisent un pauvre diable afin de se procurer des fonds. Ils perdent encore et rentrent chez eux comme le renard de La Fontaine...

Honteux et confus,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus.

Les Aurassiens connaissent aussi d'autres jeux de cartes : le tirnou, la djebda, la kassa et le Menkaoui ; mais celui qu'ils préfèrent est, sans contredit, la « Rounda ».

(1) Ce qui reste du lait quand on l'a battu et qu'on a tiré le beurre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ALGER — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN — ALGER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques